



## 17. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient. Rome

Jean-Marie André

[jeanmarieandre.com](http://jeanmarieandre.com)

*Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...*

Sainte-Beuve

Le 9 avril et le 4 mai 1851 Gustave Flaubert envoie deux longues lettres à Louis Bouilhet dans laquelle il évoque, la Rome antique, la Rome du XVI<sup>e</sup> siècle et la campagne environnante de Rome. Ses points de vue restent parfois en discordance avec ceux formulés avec beaucoup de délicatesse, pour sa mère, dans des courriers contemporains !

« Mais parlons de Rome. Tu t’y attends, bien sûr, Eh bien, vieux, je suis fâché de l’avouer : ma première impression a été défavorable. Je cherchais la Rome de Néron et je n’ai trouvé que celle de Sixte-Quint. L’air-prêtre emmiasme d’ennui la ville des Césars. La robe du jésuite a tout recouvert d’une teinte morne et séminariste. J’avais beau me fouetter et chercher : toujours des églises, des églises, et des couvents, de longues rues ni assez peuplées ni assez vides, avec de grands murs unis qui les bordent et le christianisme, tellement nombreux et envahissant que l’antique qui subsiste est écrasé, noyé. » Flaubert enchaîne sur ce que Rome a fait du Colisée : « Ils ont mis une croix au milieu du cirque et tout autour de l’arène salie par des autels et douze chapelles ; les martyrs se sont bien vengés. Ils ont rendu leur supplice à la Rome antique qui disparaît sous la monacaille et l’église ». « Mais les belles rues ! monsieur ! mais les étrangers ! mais la semaine sainte ! et La Via Condotti avec tous ses chapelets, tous ces faux camées, toutes ses saintes pierres en mosaïque ! Il y a pour les touristes des magasins pleins de pierres du forum arrangées en presse-papier pour mettre sur les bureaux. On a fait des porte-plumes avec les marbres des temples...Tout cela agace bougrement les nerfs. Telle est la première impression que m’a produite Rome. » Et puis au milieu de ces descriptions, il lui parle de cette rencontre à Rome d’une femme qu’il a aussitôt envie de suivre, de l’aborder et même d’épouser, tout s’évanouissant comme dans un rêve [4].

Quant à la Rome Antique, « on est froissé de ne pas l’y rencontrer. Il est certain qu’il y est considérablement étouffé et il faudrait du temps pour bien se reconstruire, dans la tête, la Rome antique, encrassée de l’encens de toutes les églises. Pourtant, il y a des quartiers et de vieux coins pleins de fumier, où l’on respire un peu. L’antique subsiste encore dans la campagne, inculte, déserte et désolée, maudite comme le désert, avec ses grands morceaux d’aqueducs, ses troupeaux de bœufs à large envergure. Ça, c’est vraiment beau et du beau antique rêvé. »

Mais à Rome « on peut s’y faire une atmosphère complètement idéale et vivre à part, dans les tableaux et les marbres. J’en ai dévoré le plus que j’ai pu... parce que la Rome du XVI<sup>e</sup> siècle, elle est flambante. D’ailleurs « il faut prendre Rome comme le plus vaste et le plus splendide musée qu’il y ait au monde et ne pas lui demander autre chose que ce XVI<sup>e</sup> siècle. La quantité de chefs d’œuvre, tableaux, comme statues, est une chose aussi surprenante que leur qualité ! Quels tableaux ! quels tableaux ! J’ai pris des notes sur quelques-uns [5]. Oui, on y vivrait bien à Rome car c’est bien la ville des artistes. On peut passer y passer l’existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde au-dessus... mais dans quelle rue du peuple. À force de solitude et de contemplation, on monterait haut comme mélancolie historique » ajouta-t-il à Louis Bouilhet.

La franchise de Flaubert est totale quand il s’adresse à Louis Bouilhet : « J’en suis fâché, mais Saint Pierre m’emmerde. Cela me semble un art dénué de tout. C’est glacial d’ennui et de pompe. Quelque gigantesque que soit ce monument, il semble petit. Le vrai antique que j’ai vu fait du tort, pour moi, au faux. La Grèce m’a rendu difficile sur l’art antique. Le Parthénon me gêne l’art romain qui me paraît à côté mastoc et trivial. On a bâti ça pour le catholicisme quand il commençait à crever, et rien n’est moins amusant qu’un tombeau neuf. J’aime mieux le grec, j’aime mieux le gothique, j’aime mieux la plus petite mosquée, avec son minaret lancé dans l’air comme un grand cri. » Pour sa mère, en revanche, Flaubert sera plus nuancé : « j’ai vu aujourd’hui Saint Pierre qui ne m’a, contrairement à l’opinion générale, nullement enthousiasmé, on dit qu’il faut s’y faire. C’est possible. » Néanmoins Flaubert, en se promenant dans le Vatican, s’est senti pénétré « de respect pour les papes. Quels messieurs ! Ils se sont arrangé leur maison ! Il y a eu de ces gaillards-là qui étaient vraiment des gens de goût. »



Et d'ajouter pour sa mère : « Si tu me demandes ce que j'ai vu de plus beau à Rome ; d'abord la chapelle Sixtine de Michel-Ange. C'est un art immense à la Goethe, avec plus de passion. Il me semble que Michel-Ange est quelque chose d'inouï, comme serait un Homère Shakespearien, un mélange d'antique et de moyen-âge. » Vient ensuite une réflexion à propos du *Jugement dernier* de Michel-Ange : « C'est qu'il n'y a rien de plus vil sur terre qu'un mauvais artiste, qu'un gredin qui côtoie toute sa vie le beau sans y jamais débarquer et y planter son drapeau. Faire de l'art pour gagner de l'argent, flatter le public, débiter des bouffonneries joviales ou lugubres, en vue du bruit ou des monacos, [6] c'est la plus ignoble des prostitutions, par la même raison que l'artiste me semble le maître-homme des hommes. J'aimerais mieux avoir peint la chapelle Sixtine que gagner bien des batailles, même celle de Marengo. Ça durera plus longtemps et c'était peut-être plus difficile. Je me suis consolé de ma misère en songeant du moins à ma bonne foi. Tout le monde ne peut pas être pape... Le dernier franciscain qui court le monde pieds nus, qui a l'esprit borné et qui ne comprend pas les prières qu'il récite, est aussi respectable peut-être qu'un cardinal, s'il prie avec conviction, s'il accompagne son œuvre avec ardeur. Il est vrai, le pauvre homme, qu'il n'a pas pour se reconforter dans ses découragements le spectacle de sa pourpre, ni l'espoir de mettre un jour son cul sur le Saint-Siège. » Et ensuite vient la chute... « Où veux-tu en venir avec tout cela ? C'est pour allonger un peu ma lettre... »

Mais ce *Jugement Dernier* de Michel Ange l'a réellement bouleversé car il en parle aussi dans sa lettre du 9 avril 1851 à Louis Bouilhet. « Je suis épouvanté du *Jugement Dernier* de Michel Ange. C'est du Goethe, du Dante du Shakespeare fondus dans un art unique. Ça n'a pas de nom. Et le mot « sublime » me paraît mesquin car il me semble qu'il comporte en soi quelque chose d'aigu et de trop simple. »

« J'ai vu l'autre jour, écrivit-t-il à sa mère, une *Vierge* du Murillo dont il y a de quoi *devenir fou* comme dirait le père Parain et avant d'arriver à bien en faire une semblable *on attraperait bien des fluxions de poitrine*. La version qu'il donna à Louis Bouilhet fut différente « Je suis amoureux de la *Vierge* de Murillo de galerie Corsini qui me poursuit comme une hallucination perpétuelle. Sa tête me poursuit et ses yeux passent et repassent devant moi, comme deux lanternes dansantes. » Certains y verront une description de l'idéal amoureux féminin de Gustave Flaubert. Mais c'est dans ce fantastique *Voyage en Orient* [5] qu'est relatée, avec une minutie d'entomologiste et avec la plus grande simplicité, la description de cette toile comme de toutes les œuvres peintes ou sculptées découvertes à Rome. Une telle simplicité nous ramène aux propos de Jean François Revel tenus lors de son long séjour à Florence quand il nous incitait à nous méfier de certaines exégèses et d'en fuir « le verbiage jalonné de rapprochements vertigineux et d'enjambements racoleurs, flattant [...] un public ivre de mots et de son intelligence en lui communiquant l'illusion [...] dédaigneuse du détail mesquin et de la sordide exactitude pour nous fournir tout empaquetée, l'intuition à prix fixe de trois millénaires en quatre paragraphes ».

« *La Vierge de Murillo* porte le Bambino sur la cuisse gauche, dont le pied est posé sur une marche ; le genou droit, plus bas par conséquent, est éclairé, la lumière tombe dessus. Elle le tient du bras gauche, et la main gauche est appuyée sur son épaule gauche ; de sa main droite avancée elle retient un linge blanc qui passe sur le ventre du Bambino ; le poignet de cette main est à nu ; au-delà du poignet, la chemise blanche retroussée et la doublure bleu pâle de sa robe violette. Un fichu jaune est sur son épaule, transparent à mesure qu'il descend, et laissant passer à travers lui la teinte enflammée de la robe. La robe est ouverte pour donner à téter et le sein gauche est nu ; c'est un sein poire, petit, chaud, d'une inconcevable beauté comme douceur et allaitement. Belle ligne qui descend du col jusqu'au bout de ce sein. La tête est un peu tournée vers le côté droit et il y a une ombre sous la mâchoire de ce côté.

C'est une tête ronde, ayant autour d'elle sur le front - ils ne descendent pas sur les tempes - des cheveux noirs de suie avec un ton roux-brun par-dessus ; derrière la tête et en contournant la ligne extrême, un voile grisâtre amassé en bourrelet irrégulier. Les yeux sont noirs, calmes et purs, vrais, regardent d'aplomb et descendent en vous - des tons un peu bleuâtres entre les sourcils au haut du nez - le nez droit, fin - les narines petites, la gouttière du nez à la lèvre est très creusée, la bouche petite, fort dessinée, petit menton rond. »

L'enfant ressemble à sa mère : même couleur de cheveux mais plus clairs, le blanc des yeux bleus et la pupille est très lumineuse ; la poitrine est large et d'une anatomie splendide comme force et vérité, c'est bombé, plein et carré par les deux lignes externes. Bon petit bras gauche dont la main s'appuie sur le revers de la chemise de la mère. Son linge lui, cache la fesse gauche comme le ventre, et passe ensuite sous le jarret droit. Sa jambe droite est toute allongée (plante du pied vue !) sur la cuisse gauche de sa mère ; il est assis sur le manteau bleu qui couvre cette cuisse, et qui est parti du haut du bras gauche dans l'ombre. » Au fond, à droite, derrière Jésus, une sorte de pilier grisâtre ; derrière la Vierge et au-dessus un nuage gris épais ; elle est assise sur un banc de pierre d'où s'élève, derrière, un petit abrisseau à feuilles brunes. » [5]



C'est un peu long et une simple photographie avec votre I-phone ou tout autre type d'appareil photographique aurait suffi à remplacer cette page de texte. Mais entre les ASA et l'écriture flaubertienne... il n'y a pas photo ! Maxime Du Camp, quant à lui, était rentré à Paris régler un contentieux financier fâcheux avec ses associés. Il avait de plus, lâché la photographie et cédé son matériel à Beyrouth à un amateur frénétique. En échange de ce matériel, Flaubert et Du Camp avaient pu acquérir chacun un divan, *comme les rois n'en ont pas* !

Cette photo, si photo il y avait eu, nous aurait permis de « voir » et même de « revoir » à notre retour de visite ou plus tard. Voir, peut-être, regarder, certainement pas. Quant à Gustave Flaubert, il était allé, lui, jusqu'à scruter... mais vous trouverez tout cela dans son fabuleux *Voyage en Orient* de 745 pages ! [5]

***Cette lettre de Gustave Flaubert adressée le 8 avril 1851 à sa mère qui allait le rejoindre à Rome était la soixantième et dernière lettre de ce Voyage en Orient. Voyage qui se situa, dans l'œuvre de Gustave Flaubert, entre La Tentation de Saint-Antoine et Madame Bovary...***

## À suivre...

### Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p. 768-780.
2. Flaubert Correspondance. Folio 3126. p.109-136.
3. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 4407, p. 515-559.
4. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p. 134-1445. Fauconnier B. Flaubert. Folio Biographies n° 90, p. 89-1066.
5. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 4407, p. 475-522.